

Patrimoine mondial

LA VIE
SUR L'ILE

*Depuis 1971, une station de recherche
a été installée sur Aldabra
où l'évolution des communautés
animales et végétales est désormais étroitement surveillée,
y compris celle des espèces introduites.*

Texte

GUY DE MOUSSAC
Biologiste à l'ORSTOM

Photographies

GILLES MARTIN
et L'AUTEUR

En juin 1971, la Royal Society de Londres créait une station de recherches sur l'îlot Picard, avant qu'Aldabra tout entier soit déclaré patrimoine mondial par l'UNESCO, en 1982. Ainsi près d'un siècle d'efforts avait été nécessaire pour que l'atoll devienne une réserve strictement protégée que les scientifiques auront le privilège de découvrir et d'étudier.

Bien que sur ces îles inhospitalières personne ne se soit longtemps établi, des hommes y ont parfois séjourné et il s'est révélé que leur présence avait altéré l'écosystème original de cet atoll. Malgré cela, une équipe de permanents réside sur l'îlot Picard avec pour mission la gestion, sur place, de la réserve. Pourquoi avoir opté pour ce choix plutôt que de protéger l'atoll en interdisant toute présence humaine? Les scientifiques ont pris conscience du fait qu'à partir du moment où l'homme est intervenu dans l'histoire d'un écosystème, la protection et le maintien de celui-ci dans son état primitif doit passer par une action humaine directe sur le terrain. Se retirer définitivement d'Aldabra pourrait signifier, à plus ou moins long terme, un changement de son écologie. L'homme a perturbé l'équilibre naturel en y introduisant de nouvelles espèces animales et végétales, à lui d'intervenir pour éviter des modifications trop importantes.

Aldabra possède, sans doute, l'un des écosystèmes d'atoll corallien les plus remarquables, caractérisé par de nombreuses espèces endémiques. C'est probablement le seul écosystème terrestre dominé par un reptile herbivore, la tortue géante d'Aldabra (nouvellement rebaptisée *Dipsochelys elephantina*). La plupart des autres atolls sont relativement récents et n'offrent qu'une très faible diversité d'habitats, donc d'espèces. Aldabra est, au contraire, l'une des rares formations coralliennes dont la surélévation ancienne a fait que les vastes bancs de sable ont été remplacés par un socle déchiqueté autorisant une surface émergée plus importante et une grande variété d'habitats. De plus, ne possédant pas de guano, Aldabra n'a pas subi l'histoire tragique que tant d'autres atolls ont connue, par l'exploitation intensive de cette richesse naturelle.

La station scientifique de l'île Picard comporte donc une population d'une dizaine d'habitants qui seront relevés tous les ans en fonction des aléas des liaisons maritimes. Le *warden* (gardien) fait autorité sur l'atoll, tant en matière de conservation que d'organisation; assisté d'un mécanicien, il est aussi postier, médecin, radio,... et policier. Deux météorologistes font des relevés toutes les trois heures et les transmettent par radio à Mahé. Un cuisinier, deux *boatmen* et trois travail-



Ces petits îlots sculptés par l'érosion en forme de champignon et constitués d'un fin lapiaz acéré, ont donné par extension leur nom à un type de terre qui se retrouve à divers endroits à l'atoll.

Certains de ces champignons sont le refuge d'oiseaux qui, nichant à terre, y trouvent un abri, en particulier, contre l'attaque des rats.

leurs complètent l'équipe. Ces dix personnes doivent assurer surveillance, entretien et assistance aux scientifiques.

Si le rôle le plus évident de l'équipe est la surveillance de la réserve, c'est aussi la tâche la plus difficile; mais elle n'a que rarement l'occasion d'exercer son autorité. L'île est en effet si lointaine et son accostage si périlleux, que l'on voit mal des braconniers risquer leur vie et leur bateau pour quelques tortues. Cependant, chaque année plusieurs yachts et parfois un paquebot de touristes viennent visiter la réserve. Le personnel d'Aldabra est alors chargé de les accueillir, de veiller à ce qu'ils ne commettent aucune infraction, mais aussi, selon leurs disponibilités de les guider à travers l'atoll.

La raison d'être de la station est avant tout de permettre aux scientifiques de travailler avec le plus de commodités. Il fallait ainsi s'assurer, tout d'abord, de réserves d'eau douce suffisantes. Aldabra ne possède qu'un seul puits d'eau douce situé à plus de 30 km des locaux d'habitation. Il s'agit en fait d'une nappe phréatique alimentée d'eau de pluie qui, plus légère, flotte sur l'eau de mer. Actuellement, la station est équipée de six gros réservoirs qui, pourtant n'évitent pas un certain rationnement: une douche par jour, vaisselle à l'eau de mer... L'atoll n'étant ravitaillé que quatre fois par an, une pénurie d'eau douce risquerait donc d'être fort ennuyeuse!

La station dispose par ailleurs de plusieurs laboratoires scientifiques équipés ainsi que de chambres en nombre suffisant pour accueillir une mission d'une dizaine de chercheurs.

Hormis le poisson, et encore seulement dans certaines zones, aucun prélèvement sur le biotope n'est autorisé. La nourriture est donc le plus souvent à base de conserves et de riz. Les menus habituels sont: riz-poisson le matin et, le soir, poisson-riz!... Il existe toutefois deux exceptions à cette règle: une tortue verte est sacrifiée en guise de dinde à l'occasion de la fête de Noël car cette viande appartient à la tradition alimentaire seychelloise et l'on touche là un problème passionnel. En revanche, les chèvres sauvages peuvent

*Un recensement effectué en 1978 ►
fait état d'une population
de 130 000 à 170 000 tortues
sur Aldabra.*

*Leur densité dépassant 50 individus
à l'hectare dans certaines zones,
le poids vif de leurs populations
atteint alors 70 tonnes au km².*







Tortues

Dans l'intimité des géantes

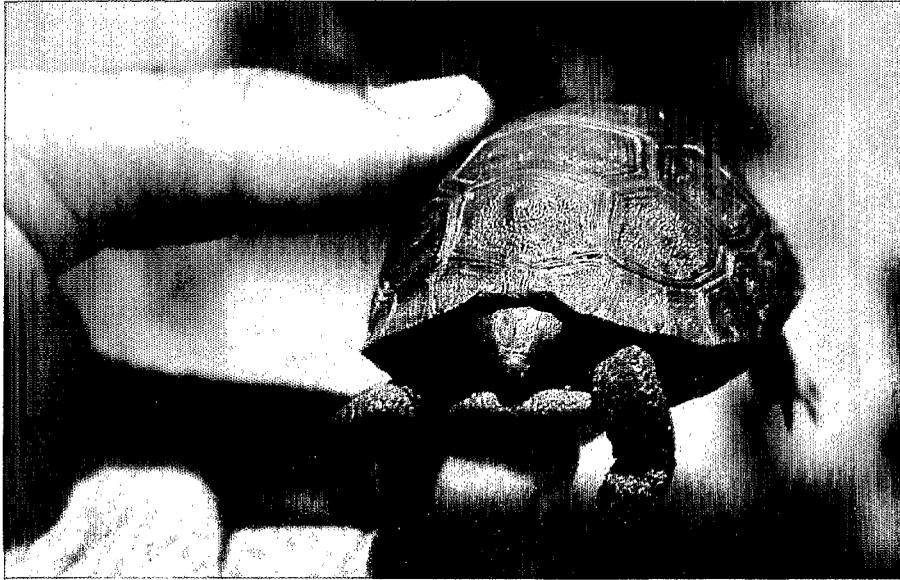
Les tortues géantes d'Aldabra ont peuplé l'atoll après avoir dérivé sur l'océan au gré des courants. Malgré leur lourde carapace, elles flottent sur l'eau et savent même nager, mais il est plus probable qu'elles se trouvèrent entraînées au large sur des «îles flottantes», véritables radeaux naturels faits d'amas végétaux arrachés aux rives des fleuves ou à la côte par les crues ou les tempêtes. Capables de se passer de boire et de manger durant des mois, elles survécurent à leur longue traversée. Cette étonnante sobriété faillit, plus tard, leur être fatale lorsque les navigateurs de la marine à voile prirent l'habitude d'en

capturer un grand nombre pour servir de viande fraîche aux équipages. En 1900 il n'en restait plus qu'un millier sur Aldabra. Un changement des coutumes maritimes et la récente protection de l'espèce a permis aux effectifs de se reconstituer et, aujourd'hui, avec une population de cent cinquante mille individus Aldabra est devenue la plus importante réserve de tortues éléphantines dans le monde.

La répartition est très inégale. Selon les estimations effectuées par Bourn et Coe en 1978, 97,7 % du peuplement se trouverait sur Grande Terre où plus de la moitié (60,2 %) se cantonnerait dans un

secteur de 33,6 km² aux environs de Cinq Cases, le campement situé le plus à l'est de ce périmètre surpeuplé, où des milliers de tortues se disputent l'eau, les pâturages et l'ombre. Peu actives dans la journée, les tortues géantes ne quittent les endroits frais qu'à l'aurore pour se mettre en quête de nourriture. Leur régime alimentaire est très varié. Principalement herbivores, elles peuvent, si l'occasion s'en présente, manger du poisson ou dévorer le cadavre de l'une de leurs congénères.

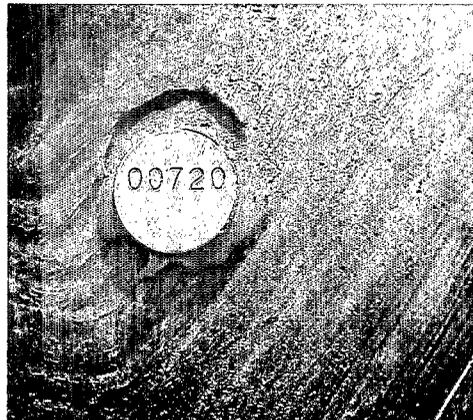
Aux heures chaudes, les tortues rejoignent les zones ombragées ou boueuses afin d'éviter l'insolation. Souvent des tortues meurent sous le soleil pour s'être trop éloignées. D'autres qui s'aventurent sur les «champignons» restent à jamais prisonnières des anfractuosités du corail. L'époque des amours commence en mars et s'achève fin avril. Durant cette période, les territoires où évoluent les tortues résonnent du «chant» des mâles dont les cris rauques portent à plus de cent cinquante mètres de dis-



▲
Mesurant 3 à 4 cm à leur naissance, les jeunes, en général invisibles car dissimulés dans les herbes, triplent leur volume en 6 mois.

Le marquage de 8 000 tortues a permis d'établir une relation entre les disponibilités en nourriture et leur croissance et d'évaluer le degré de leur sédentarité.

◀ La période de reproduction des tortues couvre les mois de mars et avril durant lesquels les territoires qu'elles fréquentent résonnent des cris rauques des mâles.



tance. La carapace de ces derniers possède un plastron de forme concave, ce qui leur permet de chevaucher les femelles sans glisser. La durée des accouplements est très variable (deux à cinq minutes), temps pendant lequel les couples ne se laissent pas approcher à moins d'une quarantaine de mètres sans se désunir.

Les femelles choisissent le lieu de la ponte en fonction de la température du sol qui doit obligatoirement avoisiner les trente degrés centigrades. Elles creusent un trou d'une quarantaine de centimètres en se servant de leurs pattes arrière comme de vrilles dont elles se servent alternativement. Elles y pondent de quatre à douze œufs, parfois même un seul. Ensuite les œufs sont recouverts avec de la terre mélangée à leur urine puis elles tassent cette sorte de ciment que le soleil se chargera de durcir. Après une centaine de jours d'incubation, les pluies du nord-ouest désagrègent la croûte protectrice du nid. Les jeunes tortues, fraîchement écloses, grattent

alors la terre pour tenter d'atteindre la surface. Quand la terre est encore très sèche, les petites tortues attendent de nouvelles pluies mais il arrive que certaines meurent sans avoir jamais vu le soleil.

Il est rare d'apercevoir de très jeunes tortues terrestres. Dissimulées dans les herbes, leur petite taille les rend plus souvent invisibles. Mesurant de 3 à 4 cm à leur naissance, elles triplent de volume en six mois.

Sur leur petite carapace, de couleur plus foncée que celle des adultes, de petits tétons marquent les futurs écussons et le plastron, encore mou, se dilate à chaque respiration. C'est à ce stade de leur croissance que les tortues éléphantines sont les plus vulnérables, car elles sont des proies faciles pour les ibis ou les crabes des cocotiers. Mais si les prédateurs leur prêtent vie, elles connaîtront une longévité de plus d'un siècle à condition, encore, qu'elles échappent aux dangers d'un atoll semé d'embûches. G. M.

*Dans cet écosystème
intégralement protégé,
langoustes et crabes de
cocotiers qui pullulent
restent du strict domaine
du rêve gastronomique.*

être chassées à volonté... mais à la course et sans arme!

En l'absence de tout produit végétal frais, les habitants doivent compléter leur régime avec des pilules vitaminées. Pour essayer de pallier à cette carence j'ai essayé, pour ma part, de planter un jardin potager mais je me suis heurté à de très nombreux problèmes: quasi absence de terre, très peu d'insectes pollinisateurs, et pléthore de ravageurs dont les oiseaux et les tortues, puis les crabes de cocotiers et enfin les rats. Quelle déception quand, après quatre mois de travail acharné, une tortue dévora sans vergogne mon premier concombre; ni coups de pied, ni bâton ne purent avoir raison de sa gourmandise bien naturelle... Il n'en reste pas moins frustrant, après six mois de poisson-riz, de voir grouiller les langoustes parmi les coraux et d'assister, sans possibilité de représailles culinaires à l'invasion des crabes de cocotiers (réputés exquis) dans la cuisine de la station. Mais ces bas instincts s'apaisent rapidement car il est tout de même plus étonnant de contempler ces richesses iliennes, que de sacrifier au fugace plaisir de la bonne chère. Recevoir une mission scientifique ne présente guère de problème. Certes, chacun vivra à la dure, mais trois générateurs assurent une alimentation électrique 24 h sur 24, ce qui signifie, entre autres, pouvoir disposer de bière fraîche à toute heure.

Les conditions de vie à la station de Picard sont suffisamment rustiques pour que bon nombre de visiteurs se limitent à l'exploration de cette seule île. Mais les plus passionnés, que l'austérité ne rebute pas, se déplaceront en bateau sur le lagon, puis à pied, pour découvrir la plus grande partie de l'atoll. Quiconque a déjà visité Aldabra ne peut trouver qu'illusoire l'idée de se déplacer en voiture ou même à moto, tant le sol corallien, déchiqueté, est coupant. Dans quelle folle entreprise voulaient se lancer les Anglais puis les Américains qui jadis avaient projeté d'y construire une base militaire aéronavale?



*Peu actives durant la journée,
les tortues ne quittent les endroits frais qu'à l'aurore pour se mettre
en quête de nourriture et rejoindre les mares...*

Les déplacements en bateau sur le lagon sont rythmés par les marées car il se vide presque entièrement à chaque marée basse et il se produit un décalage d'au moins trois heures avec la pleine mer, au niveau des passes et au fond du lagon à «CinqCases». Ainsi, on ne peut s'y rendre directement depuis la station car on y arriverait aux basses eaux. Une étape intermédiaire est donc indispensable si l'on ne veut pas se trouver piégé au milieu du lagon.

De nombreux chemins, souvent difficiles, permettent d'accéder à une dizaine de campements permanents disséminés dans tout l'atoll. Il s'agit de simples cases équipées de quelques lits de camps, de provisions, trousse de secours, etc., c'est-à-dire tout le nécessaire pour un séjour de quelques jours ou quelques semaines. L'équipe de la station doit s'assurer qu'à

Pagures

Les pirates de l'île

Le trait le plus caractéristique du comportement des crabes de cocotiers (*Birgus latro*) est leur promptitude à subtiliser les objets les plus divers laissés à portée de leurs grandes pinces pour les emporter au fond de leur terrier. Cette cleptomanie chronique leur a d'ailleurs valu le nom anglais de *Robber Crab*. Ils sont si rusés que bien des légendes courent sur leur compte. Selon certains «laboureurs» seychellois, ils seraient capables de grimper au sommet des cocotiers pour en faire tomber les noix. Redescendus à terre, ils en arracheraient l'enveloppe fibreuse avant de s'attaquer

à l'une des trois cicatrices, moins résistantes, qui se trouvent à la base des noix. A travers ce trou, ils en extrairaient la pulpe à l'aide de leurs pattes postérieures, plus fines. Il arriverait même, dit-on, qu'ils se saisissent de la noix et qu'ils la brisent en la frappant sur une pierre... En réalité, ces crustacés apparentés aux pagures et non pas aux crabes, se montrent d'un naturel moins ingénieux qu'économe de leurs efforts. Ils se contentent en effet des noix que le vent fait tomber à terre et attendent que le soleil les fasse éclater pour en manger la chair.

Gilles MARTIN



... où des carcasses qui blanchissent au soleil témoignent de la sensibilité des animaux à la chaleur. L'insolation, l'une des causes principales de mortalité des tortues guette en effet celles qui aux heures chaudes se seront trop éloignées des abris ombragés.

tout moment, bateaux, chemins, campements équipés et, bien sûr, station scientifique, sont en parfait état. Cette mission occupe plus de la moitié du temps de travail : ouvrir un sentier dans une végétation d'épineux, dont le bois est si dur qu'il brise parfois les machettes, peut demander à quatre personnes plus d'un jour complet de travail par kilomètre.

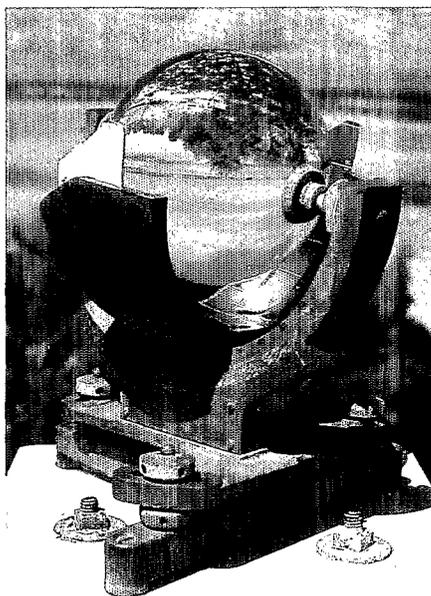
Pour connaître l'état de la réserve, l'évolution de l'écosystème et pour savoir où et comment l'homme peut ou doit intervenir, plusieurs programmes scientifiques à long terme sont menés par le personnel permanent. En ce qui concerne les observations, il s'agit principalement du suivi des populations de tortues terrestres, du recensement des pontes de tortues marines, de l'évolution de la végétation et, accessoirement, de l'étude du chat sauvage. Quant aux actions sur le terrain, leur



A bout de forces après la ponte, ou bloquées par un obstacle qui entrave leur retraite vers la mer, les tortues de mer surprises par l'aube ne résistent pas longtemps aux assauts du soleil. Les crabes de cocotiers n'hésitent pas alors à venir faire des cadavres leur festin.

Si la sauvegarde de la plus grande population de tortues géantes du monde est à l'origine de la création de la réserve, plusieurs programmes scientifiques sont également confiés à l'équipe permanente.

but est de contrôler les animaux ou les végétaux accidentellement introduits par l'homme: chèvres sauvages, rats, filaos, aloes...



Deux météorologistes font partie de l'équipe scientifique permanente de la station de l'île Picard et effectuent des relevés fréquents qui sont transmis par radio à Mahé.

La création de la réserve fut en premier lieu destinée à la sauvegarde de la plus grande population au monde de tortues terrestres géantes. Un recensement en 1978 faisait état de 134 000 à 170 000 individus (30 fois plus qu'aux Galapagos). La plupart des adultes pèsent environ 50 kg et vivent de 60 à 70 ans, mais les plus âgés dépassent les deux siècles et atteignent un poids de 400 kg. Dans le sud-est de l'atoll

Endémiques

Des oiseaux rares

Une fois franchis les récifs de coraux, le visiteur qui erre au gré de sa fantaisie dans le dédale des canaux serpentant à travers les mangroves qui bordent le lagon, est surpris par la multitude des oiseaux qui les habite. Des frégates et des fous très nombreux ont élu domicile dans les frondaisons des palétuviers, les sternes, les noddis et les phaétons tournoient en nuées autour des massifs de coraux morts aux formes étranges et déchiquetées.

Certes, ces colonies d'oiseaux marins sont spectaculaires mais les espèces qui les composent se rencontrent pour la plupart, identiques ou presque, sous tous les tropiques. A ces espèces pantropicales appartiennent les frégates (*Fregata ariel* et *F. minor*), les fous (*Sula sula* et *S. leucogaster*), les phaétons (*Phaethon lepturus* et *P. rubricauda*), les sternes (*Hydroprogne caspia* et *Thalasseus bergii*), le puffin d'Audubon (*Puffinus lherminieri*) et le noddis brun (*Anous stolidus*) entre autres.

Mais la faune la plus particulière d'Aldabra, donc la plus intéressante, est représentée notamment par les deux espèces et les onze sous-espèces qui, endémiques de l'atoll ne s'écartent guère des faibles hauteurs de la «chaîne» sublittorale, là où un terrain plus profond a permis à une végétation plus abondante et plus variée de prospérer. Le drongo (*Dicrurus aldabranus*) et la fauvette d'Aldabra (*Nesillas aldabranus*) s'y rencontrent. Mais si les drongos sont nombreux et ne paraissent pas actuellement menacés, même par les corneilles et les chats récemment arrivés, il en va différemment de la fauvette qui est sans doute l'oiseau le plus rare et le plus étroitement localisé au monde et se trouve, de ce fait, dans une situation extrêmement précaire. Outre les deux exemplaires découverts en 1967 par C. W. Benson et M. J. Penny qui les rapportèrent au British Museum, un individu fut bagué par J. R. Wilson en 1974 et cinq autres étudiés par R. P. Prÿs-Jones, de juillet 1974 à juin 1977, avant que moi-même en aie observé une, en juin 1983. De-

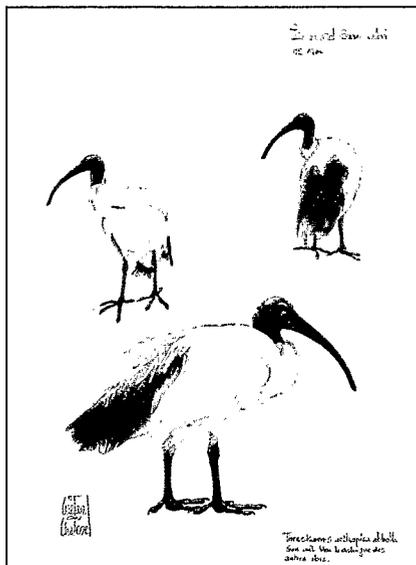
puis C. Hambler a pu revoir, en septembre de cette même année, l'un des sujets précédemment bagués, ce qui porte à neuf (ou à huit, si celui que j'ai vu est l'un de ceux déjà observés) le nombre des fauvettes d'Aldabra connues à ce jour et il est probable que le total des fauvettes qui survivent actuellement n'excède pas une dizaine.

Bien qu'ayant une queue et un bec plus longs, la fauvette d'Aldabra a beaucoup d'affinités avec la fauvette malgache (*Nesillas typica*). Cette étroite parenté est partagée également par la plupart des sous-espèces endémiques de l'île. Les formes typiques de la crécerelle (*Falco newtoni aldabranus*), de l'engoulevent (*Caprimulgus madagascariensis aldabrensis*), de la tourterelle (*Streptopelia picturata aldabrana*), du bulbul (*Hypsipetes madagascariensis rostratus*), du coucal (*Centropus toulou insularis*), du souïmanga (*Nectarinia souimanga*), de l'oiseau à lunettes (*Zosterops maderaspatana aldabrensis*) et du fameux râle d'Aldabra (*Dryolimnas cuvieri aldabranus*), le seul oiseau aptère existant encore de nos jours dans l'océan Indien, sont toutes malgaches. Quant au pigeon bleu (*Alectroenas sganizini minor*) et au foudi d'Aldabra (*Foudia eminentissima aldabrana*) leurs formes typiques sont originaires des Comores voisines.

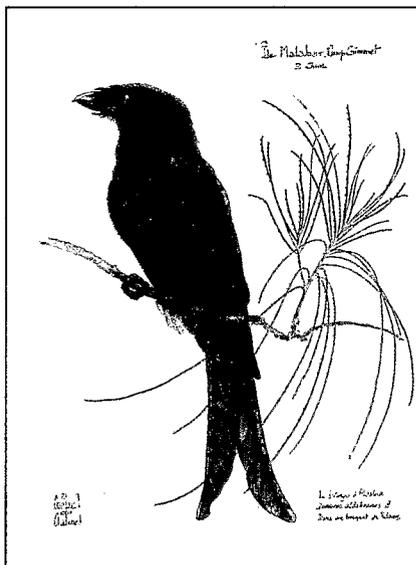
Cependant, et mise à part cette parenté évidente avec la faune de Madagascar et des Comores, il est intéressant de constater une certaine correspondance entre la faune indigène et celle des îles dites «granitiques» des Seychelles, bien que, du fait de son plus grand isolement, celle-ci fasse preuve d'un endémisme plus accentué. C'est ainsi qu'aux Seychelles, comme à Aldabra, se rencontrent une crécerelle (*Falco aerea*), un pigeon bleu (*Alectroenas pulcherrima*), une tourterelle (*Streptopelia picturata rostrata*), un bulbul (*Hypsipetes crassirostris*), un oiseau à lunettes (*Zosterops modesta*), un souïmanga (*Nectarinia dussumieri*) et un foudi (*Foudia sechellarum*) qui, appartenant le plus souvent à des espèces différentes mais à des genres



Fauvette d'Aldabra
(*Nesillas alabranus*)
voir planche p. 93



Ibis d'Aldabra
(*Threskiornis aethiopica abotti*)
voir planche p. 95



Pigeon bleu d'Aldabra
(*Alectroenas sganzi mini*)
voir planche p. 98



Drongo d'Aldabra
(*Dicrurus alabranus*)
voir planche p. 97

identiques, démontrent qu'il existe aussi une parenté, bien que plus lointaine, entre la faune d'Aldabra et celle des îles granitiques des Seychelles.

Ces faunes, différentes bien qu'affines, qui toutes deux font partie du patrimoine de la République des Seychelles, nous avons entrepris de les étudier, à la demande du gouvernement de ce pays qui désirait un ouvrage de synthèse, largement illustré, afin de faire mieux connaître aux Seychellois et à tous ceux qui admirent la nature, des faunes aussi originales dont la survie est actuellement menacée par la

forte poussée démographique que connaissent certaines des îles de cet archipel. A cette tâche, le gouvernement français, et plus particulièrement le ministère des Relations extérieures a bien voulu collaborer. Les pages qui suivent sont extraites des notes et des croquis nombreux que j'ai pris sur le terrain au cours des diverses missions que j'ai effectuées dans cet archipel. Le livre *Les Oiseaux des Seychelles* qui doit être publié par les Editions de la Bibliothèque des Arts en sera l'achèvement.

Gaëtan du CHATENET
Membre correspondant du Muséum national d'Histoire naturelle.

leur densité dépasse 50 individus à l'hectare, donnant un poids vif de 70 tonnes/km². Il semble que l'on ait actuellement atteint un niveau de population très élevé. Les principales causes de mortalité sont dues aux chutes dans les cavités coralliennes et aux insulations. Animaux à sang froid, les tortues sont en effet très sensibles aux écarts de température. Malheur à celle qui se sera égarée trop loin d'un point d'ombre aux heures chaudes de la journée, le soleil lui sera fatal...



Immobile, la tortue adopte parfois une étrange posture, dite «étrée», qui a fait l'objet de nombreuses observations de la part des scientifiques. Les zoologistes pensent qu'il s'agit là d'une «posture de coopération» destinée à permettre aux râles de la débarrasser d'éventuels parasites qui peuvent se loger dans les replis de sa peau.

Pour étudier la croissance et les déplacements de ces reptiles primitifs, près de 8 000 d'entre eux ont été marqués d'un disque de titane numéroté. On peut ainsi les suivre individuellement et démontrer que leur croissance semble très dépendante des disponibilités en nourriture. Ainsi, les tortues de Malabar et de Picard grandissent beaucoup plus que celles du lieu dit «Cinq Cases» où les prairies et les feuillus se font rares. Ce marquage a également permis de savoir que ces animaux sont en général très sédentaires, mais qu'un individu a été capable d'effectuer un parcours de 25,5 km autour de l'atoll... en 14 mois!

Une récente polémique a évoqué une «surpopulation catastrophique» entraînant une «effroyable mortalité». S'il est vrai que la population a atteint un niveau très élevé pour les potentialités de l'atoll, nous avons la chance de voir évoluer une population de ce reptile sans intervention



humaine. La mortalité constatée n'est pas aussi forte que la rumeur le laissait supposer et n'est que la conséquence normale d'une population trop dense. Mais l'homme est présent, prêt à intervenir en cas de danger, ce qui n'est encore nullement le cas. Il est cependant intéressant de repeupler les îles granitiques des Seychelles, où, ces tortues existaient, autrefois en prenant comme exemple la tentative réussie sur l'île de Curieuse.

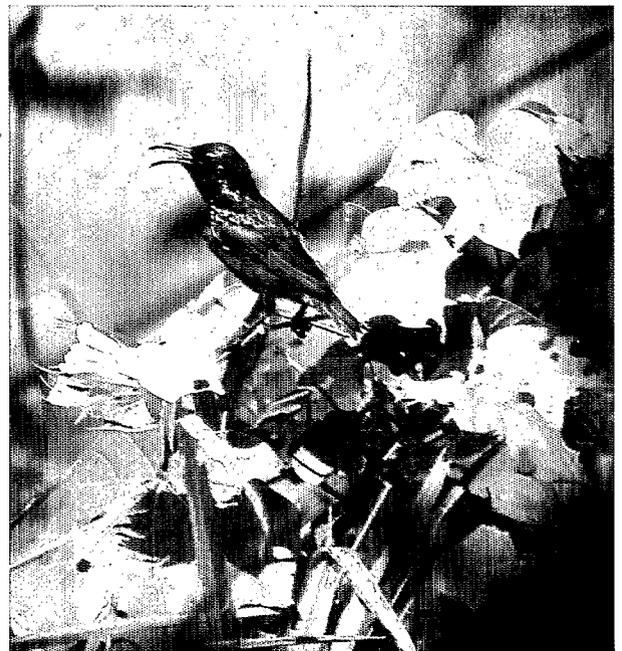
Pour ce qui est des espèces marines, la tortue verte (*Chelonia mydas*) n'est pas en voie de disparition dans l'ouest de l'océan Indien, c'est même le seul endroit au monde où elle n'inspire aucune inquiétude avec, en particulier les îles fran-

▲
Les formes typiques de bien des oiseaux d'Aldabra sont originaires de Madagascar, comme c'est le cas de l'oiseau à lunette...

... mais aussi du souimanga ▶ dont on retrouve également une espèce parente sur les îles granitiques des Seychelles.

◀ le foudi d'Aldabra nommé aussi « cardinal » construit souvent son nid à proximité des habitations.

Le râtes d'Aldabra est le seul oiseau aptère existant encore dans l'océan Indien.
▼



çaises de Tromelin et Europa qui y sont leurs principaux lieux de ponte. Malgré les récentes découvertes, on ne connaît encore que peu de choses sur sa biologie et l'on essaye sur Aldabra d'obtenir des données sur l'effectif des femelles car il est impossible de déterminer celui des mâles qui restent toujours en mer. Ainsi, chaque mois, les nids sont recensés sur près de 90 % des plages de l'atoll. Connaissant alors le nombre de pontes chaque année, et sachant qu'une femelle pond en moyenne 4 fois par an tous les 2 ou 3 ans, on peut estimer le nombre de reproductrices à plus de 1 000. Le marquage permet, comme sur les tortues terrestres, d'obtenir des données sur la croissance, les déplacements et, par statistiques (captures-recaptures), la population qui semble en nette augmentation depuis plusieurs années. Il est malheureusement à

Nesillas alabranus Benson and Penny 1968

1 Juin 1983, entre 17,55 et 18,05 H

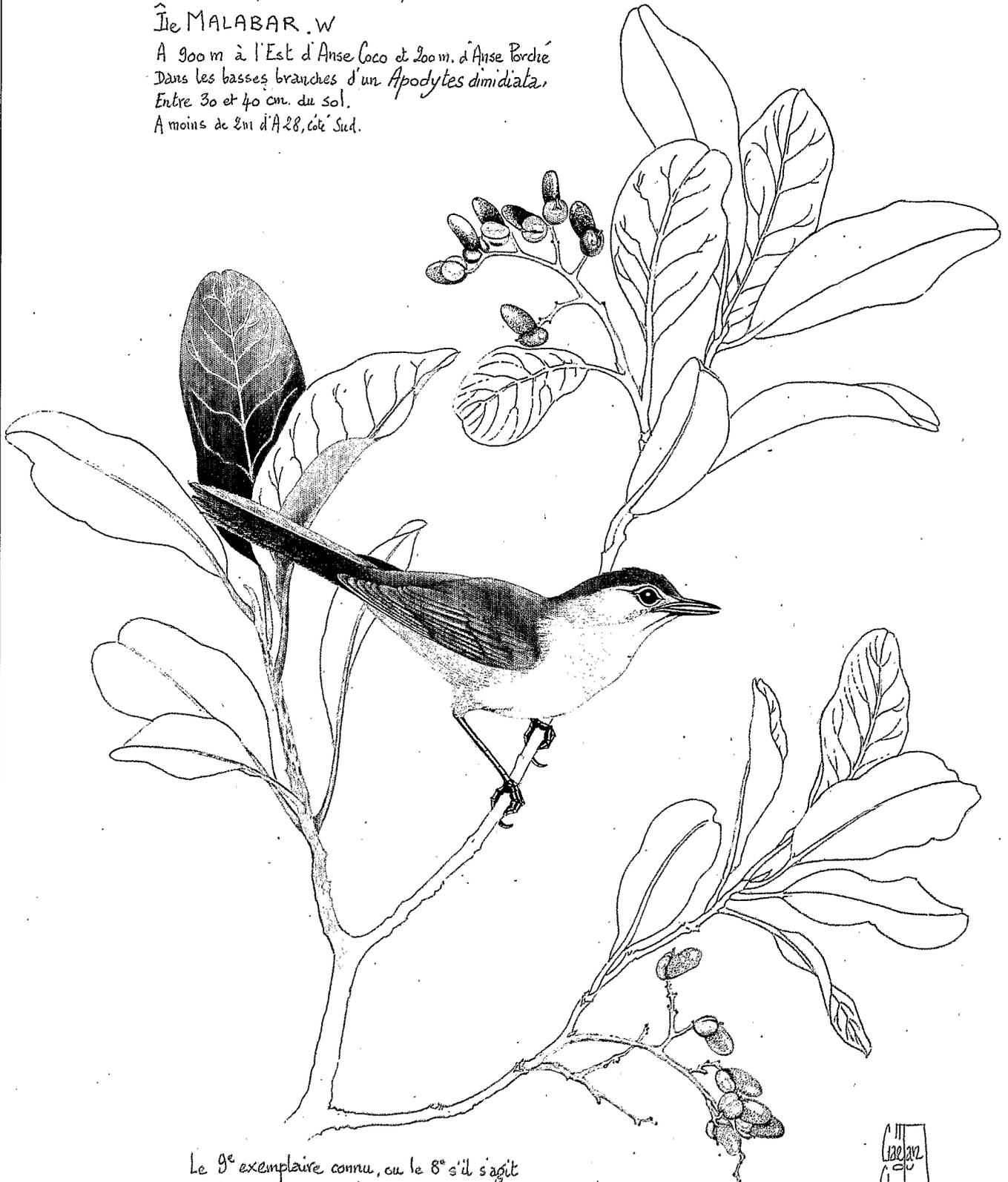
Île MALABAR. W

A 900 m à l'Est d'Anse Coco et 200 m. d'Anse Perdié

Dans les basses branches d'un *Apodytes dimidiata*,

Entre 30 et 40 cm. du sol.

A moins de 2m d'A28, côté Sud.



Le 9^e exemplaire connu, ou le 8^e s'il s'agit
de l'un des 6 observés par R.P. Prys-Jones ou J.R. Wilson.

M
Chalerey



◀ *Vénéral par les anciens Egyptiens, l'ibis sacré était l'incarnation de la divinité Thot, dieu du Savoir. Sédentaire, celui d'Aldabra se différencie de l'espèce africaine par ses yeux bleus et ses ailes plus courtes. Il se rencontre sur l'ensemble de l'atoll, fréquemment à proximité des campements en raison de son naturel sociable et curieux.*

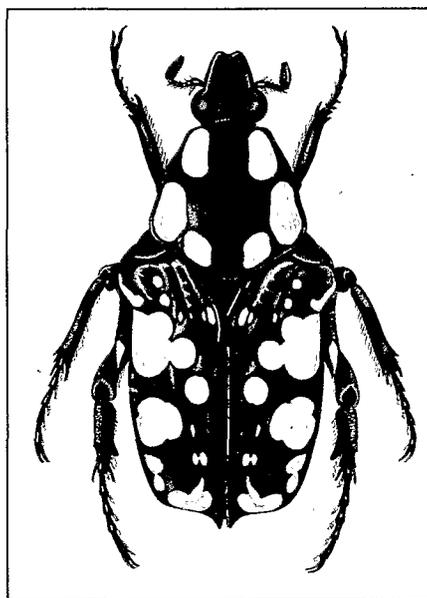
déplorer que l'espèce, protégée à Aldabra, ne le soit plus sur les îles voisines Cosmolédo et Astave où les pêcheurs tuent parfois des femelles marquées. Si le prélèvement d'une ou deux centaines de tortues par an ne porte pas atteinte aux populations, il est nécessaire de rester très vigilant vis-à-vis de cette pêche.

En séjournant sur Aldabra, l'homme a apporté avec lui quelques plantes exotiques et, si certaines n'ont pas d'effet particulier sur l'écosystème, d'autres sont en revanche plus néfastes. L'aloès, par exemple, a été introduit par les pêcheurs qui utilisaient ses fibres végétales pour confectionner des lignes de pêche. De même, les premiers arrivants plantèrent probablement des filaos. Or, les aiguilles très acides de cet arbre stérilisent plus ou moins le sol et empêchent tout sous-bois de s'établir. L'équipe de la station arrache périodiquement ces plantes dans le souci de les éradiquer, sinon de limiter leur développement.

Comme les cochenilles, contre lesquelles aucune lutte n'a encore été engagée, les chèvres sont un autre exemple de conflit quant au choix de la politique de gestion de la réserve. Introduites par l'homme (peut-être les Arabes, il y a plus de trois siècles), on en compte aujourd'hui près d'un millier. Elles sont surtout concentrées dans la partie est et sud de Grande Terre ainsi qu'à l'est de Malabar. Comme chacun sait, ce sont des herbi-

vores particulièrement entreprenants vis-à-vis de la végétation, comme en témoignent les exemples du Sahel et de divers écosystèmes insulaires de par le monde. Sur Aldabra, leur présence est indésirable pour plusieurs raisons. En premier lieu, absentes de l'écosystème primitif, elles

risquent, de mettre en péril certaines essences rares. Elles exercent par ailleurs, une compétition vis-à-vis des tortues terrestres, tant sur le plan alimentaire qu'en détruisant les abris ombragés nécessaires à la survie des reptiles. Enfin, le risque demeure qu'elles anéantissent l'habitat de la rarissime fauvette d'Aldabra.

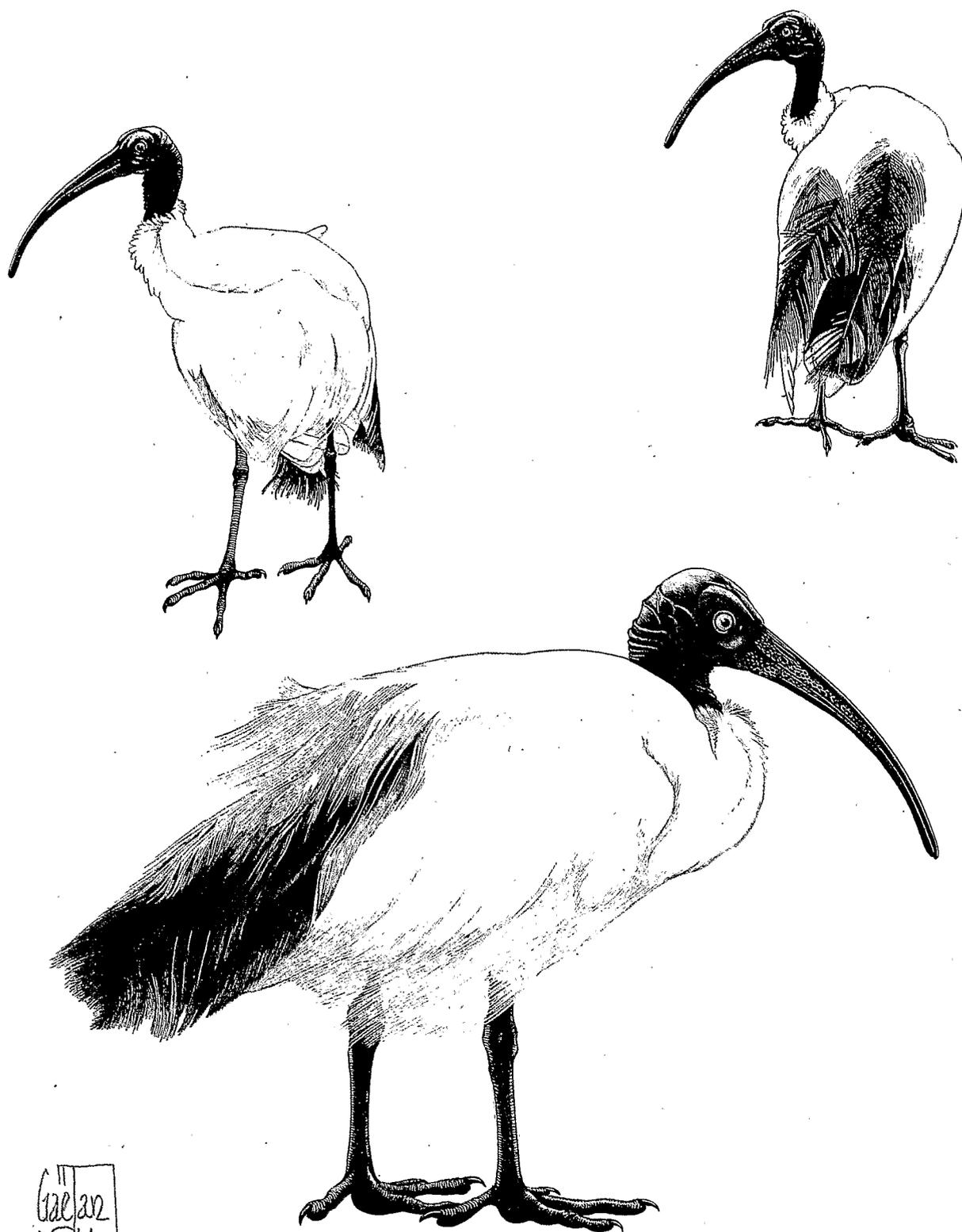


Cétoine d'Aldabra (Mosoleopsis aldabrensis) mâle, Anse Maïs sur Grande Terre. Ces insectes sont très abondants entre 10 et 11 heures sur les fleurs des buissons sublittoraux.

Si l'on en juge par l'histoire et la vocation d'Aldabra, les chèvres devraient être éliminées. Or, récemment, une jeune américaine a mis en évidence que les animaux d'Aldabra se différencient pour créer une nouvelle race capable de s'abreuver uniquement d'eau de mer!... « Nous avons la possibilité de suivre l'évolution d'une nouvelle race, qui pourra être utile à l'homme », explique-t-elle.

Sur place, toutefois, on limite la population et un plan de chasse prévoit l'abattage de 4 à 6 bêtes par mois, en attendant une prise de position plus claire sur ce problème. Mais il est déjà acquis que, si l'élimination des chèvres est décidée le recours à l'intervention des forces armées ne sera pas la méthode employée pour ne pas risquer de déprédations anarchiques.

Les chats et les rats termineront cette liste noire des animaux introduits accidentellement ou non. Les chats sont retournés à l'état sauvage et font l'objet d'études, afin d'en connaître leur niveau de population et leur impact sur l'écosystème. Il est encore trop tôt pour avancer des chiffres



Gaëtan
Chalere

Threskiornis aethiopica abbotti
Son œil bleu le distingue des
autres ibis.

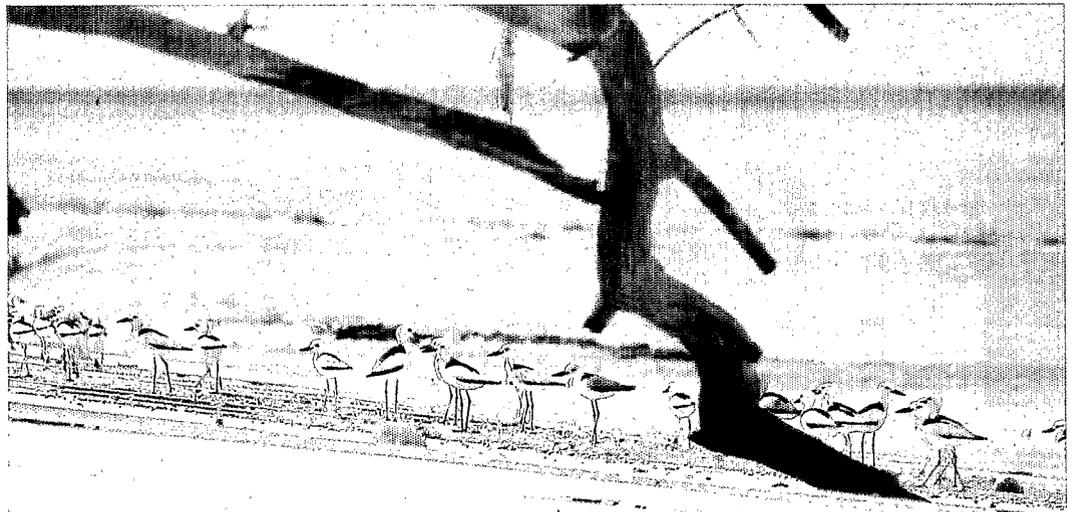


▲
Originnaire de Madagascar, le bulbul d'Aldabra semble être l'un des colonisateurs endémiques les plus nombreux de l'archipel.

►
Peu farouche et solitaire, le mannique (*Butorides striatus*) se nourrit de poissons et de crabes mais aussi de lézards et d'insectes.



►
Pour les dromes qui se nourrissent de coquillages et de crustacés qu'ils ouvrent grâce à leur bec puissant, Aldabra n'est qu'un lieu de passage dans leur migration vers l'Afrique où ils nichent.

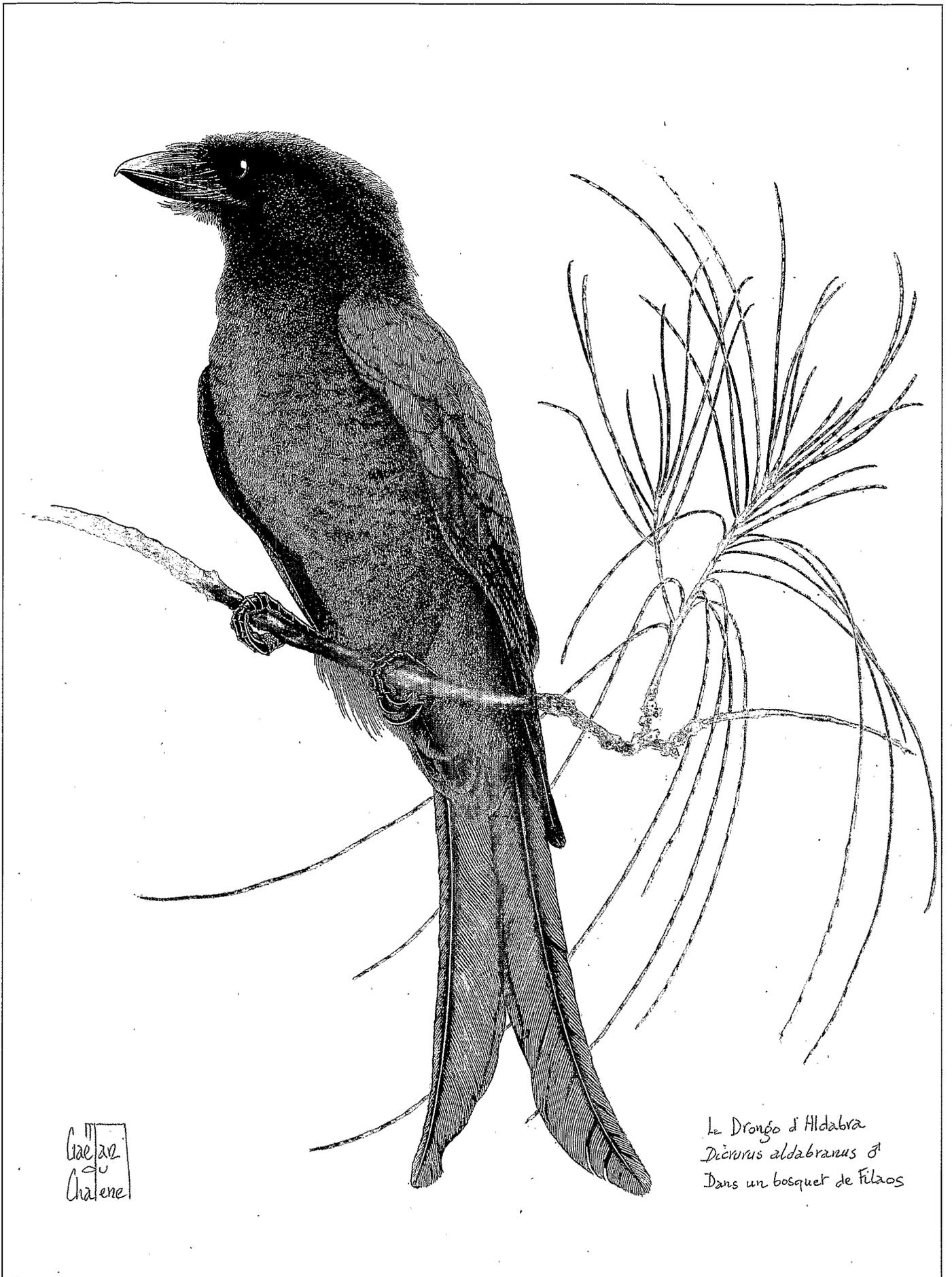


sur leur nombre qui se situe probablement autour d'une centaine, mais on a déjà pu démontrer qu'ils se nourrissent surtout d'oiseaux et de jeunes tortues marines. L'importance de cette prédation reste néanmoins difficile à évaluer.

Le rat est le ravageur le plus dangereux car, très prolifique, il est difficile à éliminer. Non seulement il s'attaque à certains arbres mais surtout à de nombreux oisillons. Il est indéniable qu'il soit à l'origine des très faibles populations d'oiseaux nichant à terre tels que les phaetons et les sternes. Ces derniers n'ont trouvé refuge que sur les « champignons » du lagon où les rats ne pouvaient les atteindre. Pour l'instant, il n'y a pas de crainte à avoir pour les derniers râles aptères à gorge blanche (*Dryolimnas cuvieri*) de l'océan Indien dont on compte encore près d'un millier d'individus, mais leur statut doit être surveillé de très près.

Entreprendre une action au niveau de l'atoll paraît difficile aujourd'hui, l'utilisation des poisons courants étant considérée comme trop dangereuse. Seule une campagne de piégeage est menée à la station, mais cette tentative semble bien dérisoire, d'autant plus que le rat n'a pas d'ennemi naturel, pas même le chat. Il nous arrive souvent de nous faire chatouiller la plante des pieds par les rongeurs durant notre sommeil. La tradition seychelloise veut en effet que le rat souffle sur la plaie pour supprimer la douleur... et grignoter ainsi en paix.

Nous venons de voir à travers ces quelques pages, les problèmes que peut poser la gestion d'une réserve naturelle. Peut-être pensez-vous que l'homme a définitivement laissé son empreinte sur cet atoll? Il faut bien admettre qu'il y a eu une influence négative, mais son intervention



M
Gaez
du
Chalene

Le Drongo d'Aldabra
Dicrurus aldabranus ♂
Dans un bosquet de Filaos

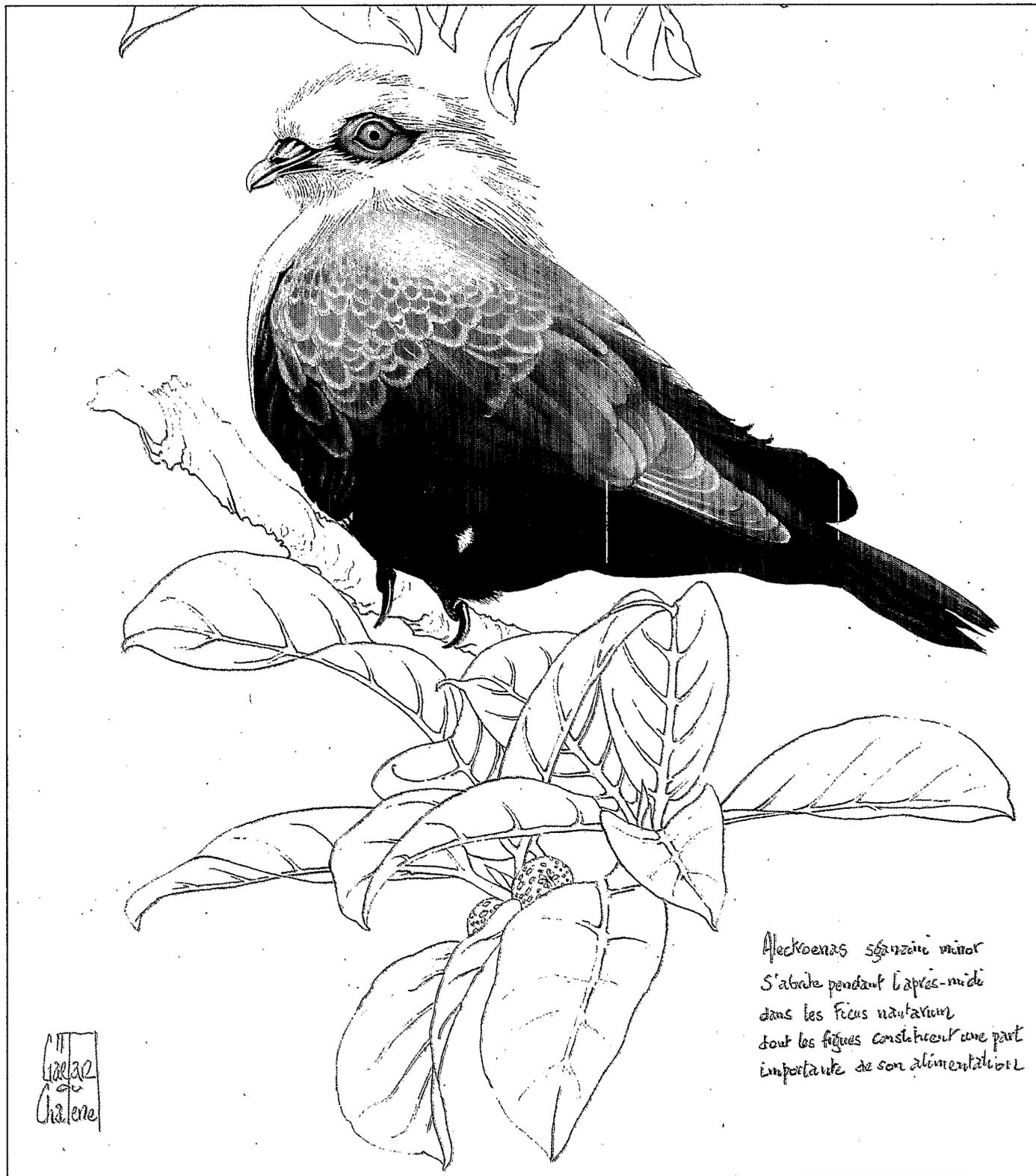
reste minime et très récente comparée à d'autres îles océaniques.

Il faut, à ce sujet, se garder des rumeurs et des polémiques qui transforment rapidement un incident en catastrophe. Aldabra connaît des problèmes, il ne faut surtout pas les nier; mais la surveillance

scientifique, dans la mesure où elle est efficace, permet de les cerner. Reste désormais à fixer définitivement les choix de sa politique de gestion et de conservation. Face à ces options doit-on dire: «étudions l'évolution écologique de l'atoll en l'absence de toute intervention humaine»

ou «protégeons ces espèces très rares que l'hostilité d'Aldabra a bien voulu sauvegarder»? Agir ou observer? Il est probable que, comme pour toute décision raisonnable il faille prendre un peu de l'une et de l'autre.

G. M.



Aleckoenas sgarzini minor
S'abrite pendant l'après-midi
dans les *Ficus religiosa*
dont les figues constituent une part
importante de son alimentation.

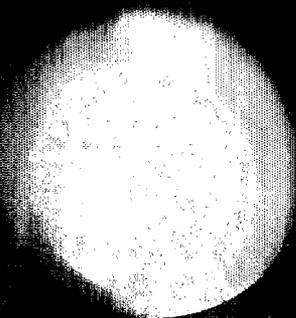
L'UNIVERS DU

VIVANT

UNIVERSE
ALIVE



Signatures



Uranus



Modidindi



Aldabra, l'île aux tortues éléphantines

Népal, les caravanes de chèvres - Ladakh, sorts et sortilèges - Chine, sous l'empire de la médecine - Dauphiné, la fabuleuse histoire du géant Theutobochus - Plaines, le lièvre et l'outarde.

B 23181 F 23183, ex 152

RÉSULTATS DE NOTRE
CONCOURS
(voir page 6)